

L'associatif, soins palliatifs de la société capitaliste ?

1

C'est en posant cette question que La Rochelle, maison de quartier à Roux (Charleroi), a invité ses sympathisants à fêter ses quinze années d'existence. Vivre Ensemble, qui connaît La Rochelle depuis ses débuts, était invitée à participer à la table-ronde, avec d'autres acteurs du social. Soins palliatifs ? On pourrait même parler d'acharnement thérapeutique, dans la mesure où le travail des associations rend un peu moins insupportables les injustices du système, lui permettant peut-être ainsi de durer encore un peu... Mais soins palliatifs aussi au niveau du lien social, de l'existence sociale... Mais surtout, de plus en plus, laboratoire du vivre ensemble de demain.

Avec le soutien de la Communauté française



Dans la société capitaliste, on existe si on produit ou si on consomme. De préférence les deux à la fois :

- De quelle reconnaissance bénéficient par exemple les mères au foyer ? Si lors d'un dîner, on demande à une femme quelle est sa profession et qu'elle répond « je suis femme au foyer » ou, pire, « je ne travaille pas », la conversation sera vite détournée vers des sujets plus passionnants.

- « *Untel est pauvre, parce qu'il ne porte pas de marques* » ; « *Ah, quel c..., il a un t-shirt de chez Carrefour !* », peut-on entendre dans certaines écoles.

En plus de produire et de consommer, il vaut mieux aller bien, être en pleine forme, être autonome. Qui ose répondre « non » à la question « Ca va ? » posée machinalement dix fois par jour ? Il faut déjà un sacré degré d'intimité et de confiance pour oser exprimer son mal-être à un collègue ou un copain. Et pour savoir écouter celui qui n'est pas bien dans ses baskets.

Produire, consommer, aller bien,... on pourrait y ajouter : être débordé. Etre débordé, ça veut dire qu'on travaille beaucoup, donc qu'on produit beaucoup, et qu'en plus on est indispensable. Dans la vie privée, ça veut dire avoir plein d'amis (pas seulement sur facebook : aussi des amis qui vous invitent à des barbecues), plein d'activités sociales, culturelles, de « détente ».

Notons en passant qu'être débordé signifie qu'on a peu de temps pour écouter celui ou celle qui nous répond « non » quand on lui demande distraitemment « ça va ? ». Et qu'on a peu de temps aussi pour se demander sincèrement à soi-même « ça va ? » et pour écouter la réponse.

Bref, pour se sentir exister, il faut ressembler le plus possible à un personnage de publicité. A ces gens qui prennent leur petit-déjeuner dans une grande cuisine lumineuse (*les enfants sont si souriants et dynamiques grâce à ces céréales*), qui se dirigent en souriant vers leur voiture flambant neuve (*devant une grande villa*), travaillent avec des collègues jeunes et souriants (*jamais la flemme du lundi matin*), sont hyperactifs mais tellement bien organisés (*la-mère-de-famille-cadre-dynamique-qui-fait-ses-courses-en-rentrant-du-boulot-avec-le-sourire*), font des barbecues le week-end en buvant de la bière et en riant (*les hommes savent pourquoi*), etc.

Villages gaulois

Or, dans notre pays, une personne sur six n'a pas de quoi consommer plus que le strict minimum pour survivre – et encore - ; des centaines de milliers de personnes n'ont pas d'emploi ; des milliers de personnes dépendent d'autres pour leur vie quotidienne parce qu'elles sont malades, handicapées ou âgées. Des milliers de personnes ne vont pas bien, se sentent seules, inutiles, incapables. Pour nombre d'entre elles, parce qu'elles ne sont en mesure ni de produire (travailler), ni de consommer suffisamment pour que cela leur confère un statut social.

Vivre Ensemble est en contact avec des dizaines d'associations chaque année. Quand on leur rend visite, les témoignages que l'on y entend sont frappants : « Couleur Café¹ m'a rendu l'envie de vivre, affirme Bruno. J'ai fait une grave dépression. Je me suis lancé avec

¹ Maison de quartier à Malmédy

eux et je suis devenu un papy bricoleur. C'est ce qui m'a rendu du tonus, du goût à la vie. Je me sentais à nouveau utile, alors que je pensais que j'allais finir dans un asile. »

Une association, comme La Rochelle et comme tant d'autres, c'est un endroit où il n'est pas nécessaire d'être productif, consommateur, d'aller bien et d'être débordé pour être accueilli avec respect et considération. « *Ici, j'ai rencontré de l'humanité comme jamais* », dit Laura en parlant de La Rochelle.

La société capitaliste, on le sait, est régie par la loi du plus fort et encourage l'individualisme. Les associations, dans ce contexte, apparaissent un peu comme des oasis dans le désert, les derniers endroits où les exclus du système peuvent reprendre pied et, comme le dit Bruno, « goût à la vie », que la réinsertion professionnelle soit au bout du parcours ou non, d'ailleurs. Un peu comme des villages gaulois qui résisteraient à l'envahisseur, défendant contre vents et marées (et Dieu sait si les vents et les marées du capitalisme peuvent avoir la force de tsunamis) les valeurs d'accueil, de solidarité, de confiance.

In et out, même combat !

Mais, à y regarder de près, la division entre « in » et « out » n'est pas si nette que cela. Combien d'entre ceux qui sont « du bon côté de la barrière » peuvent dire que produire et consommer les rend heureux ? Combien d'entre les « favorisés » connaissent l'épuisement, la dépression, ont envie de répondre « non » quand on leur demande comment ça va, même si,

en apparence, ils ont « tout pour être heureux » ?

Le fait est que la société capitaliste broie l'humain (par le chômage, la pauvreté), mais aussi l'humanité en nous, et cela indépendamment de nos revenus. C'est pour cela que l'on voit fleurir des initiatives comme la fête des voisins, des groupes de simplicité volontaire, des jardins partagés au cœur des quartiers, un besoin de retisser des liens avec les autres, avec la terre, avec nous-mêmes. Un besoin auquel répondent les associations comme La Rochelle ou Couleur Café à Malmedy : chacun y est accueilli et reconnu tel qu'il est, chacun y apporte sa pierre à la construction de projets collectifs, les liens se tissent entre les membres de l'association, mais aussi avec les habitants du quartier ou de la ville.



Bruno : « *Je me sens à nouveau utile... »* (photo : I.Franck/VEE)

Si vraiment la société capitaliste est en soins palliatifs – et cela semble être le cas, même si l'agonie risque de durer encore un peu -, ne pourrait-on pas faire le pari que le monde associatif, en plus d'être un service de soins palliatifs, serait l'un des laboratoires de la société post-capitaliste ? Une société où il y aurait moyen de produire et de vendre sans détruire l'être humain ni la planète. Une société où l'on existerait pour les autres par le simple fait d'être là, sans condition de revenu ni de profession.

Pour que ce laboratoire prenne forme et influence la société future, on pourrait citer au moins deux conditions.

La première est que – pour caricaturer - les « décroissants² » et les « exclus » se

² Par « décroissants », nous entendons les personnes qui tentent de vivre plus simplement, de

mélangent et apprennent à se connaître. Parce qu'il y a encore beaucoup de préjugés de part et d'autre, ou en tout cas une méconnaissance. Nous avons pu nous en rendre compte lors de la rencontre que nous avons organisée en octobre dernier entre Christian Arnsperger, Elena Lasida et des associations namuroises³.

A La Rochelle, on prêche pour des convertis. Quand Claudio Marini, le responsable, présente un membre de La Rochelle, il dit « un ou une bénévole ». On ne sait pas d'emblée si c'est quelqu'un qui est un jour venu chercher de l'aide ou en proposer. Et ça n'a aucune importance, puisqu'ici, c'est de toute façon les deux à la fois. Autre indice : le projet d'ouvrir le jardin solidaire et communautaire aux habitants du quartier et plus seulement aux membres de l'association. C'est notamment par la multiplication de ce type d'initiatives qui décroissent que l'on pourra esquisser les contours de la société post-capitaliste.

Renforcer le travail politique

La deuxième condition, c'est que les associations - et les groupes de citoyens en général - accentuent leur travail dans le domaine politique. Ce travail se fait déjà, bien sûr. Pour ne pas simplement changer les pansements, mais aussi penser le changement, les associations agissent par l'éducation permanente, qui amène les

moins consommer, remettant ainsi en question le modèle consumériste et inégalitaire dans lequel nous vivons.

³ Voir « Pauvreté subie, simplicité choisie : à la recherche d'un nouveau Vivre Ensemble », analyse Vivre Ensemble, 2010

citoyens à s'interroger sur les causes de la pauvreté et à comprendre la société dans laquelle ils vivent (on n'a pas de prise sur quelque chose qu'on ne comprend pas).

D'autre part, en se mettant en réseau, elles font entendre leur voix pour obtenir des avancées législatives et pour que les mesures prises au niveau politique tiennent mieux compte de la réalité vécue par les gens sur le terrain.

On pense bien entendu au Réseau wallon de lutte contre la pauvreté⁴, mais aussi, par exemple, au réseau pour la Justice fiscale⁵, ancien Réseau d'action contre la spéculation financière, qui continue inlassablement son travail de pression politique pour plus de justice fiscale et donc sociale.

Ce travail politique sera d'autant plus efficace s'il est mené par des réseaux qui traversent les

secteurs et les couches sociales, ce qui nous ramène à la première condition.

Que ce soit sur le terrain ou au niveau politique, les associations jouent donc un rôle non seulement pour réparer les dégâts engendrés par le capitalisme débridé que nous connaissons, mais aussi pour participer à la construction de la société de demain, quand le capitalisme aura passé l'arme... à gauche, évidemment.

Isabelle Franck, Vivre Ensemble Education
Juin 2011

⁴ www.rwlp.be

⁵ Ce réseau, fondé en 1997 par VIVRE ENSEMBLE et ENTRAIDE & FRATERNITÉ, agit pour lutter contre la spéculation financière, pour la suppression des paradis fiscaux, pour une fiscalité juste au niveau belge et international. Cf. www.lesgrossesfortunes.be